

MARC LEVY

LA  
SYMPHONIE  
DES  
MONSTRES



Robert Laffont | Versilio

# LA SYMPHONIE DES MONSTRES

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

- Et si c'était vrai...*, 2000  
*Où es-tu ?*, 2001  
*Sept jours pour une éternité...*, 2003  
*La Prochaine Fois*, 2004  
*Vous revoir*, 2005  
*Mes amis, mes amours*, 2006  
*Les Enfants de la liberté*, 2007  
*Toutes ces choses qu'on ne s'est pas dites*, 2008  
*Le Premier Jour*, 2009  
*La Première Nuit*, 2009  
*Le Voleur d'ombres*, 2010  
*L'Étrange Voyage de Monsieur Daldry*, 2011  
*Si c'était à refaire*, 2012  
*Un sentiment plus fort que la peur*, 2013  
*Une autre idée du bonheur*, 2014  
*Elle et lui*, 2015  
*L'Horizon à l'envers*, 2016  
*La Dernière des Stanfield*, 2017  
*Une fille comme elle*, 2018  
*Ghost in Love*, 2019  
*C'est arrivé la nuit*, 2020  
*Le Crépuscule des fauves*, 2021  
*Noa*, 2022  
*Éteignez tout et la vie s'allume*, 2022

Marc Levy

LA SYMPHONIE  
DES MONSTRES

roman

Dessins de Pauline Lévêque

Robert Laffont | Versilio

© Éditions Robert Laffont, S.A.S., Paris

Versilio, Paris, 2023

Cartes : EdiCarto

ISBN 978-2-221-24360-2

Dépôt légal : octobre 2023

Éditions Robert Laffont – 92, avenue de France, 75013 Paris

Éditions Versilio – 28, rue Bonaparte, 75006 Paris

*À ma mère*

*Tout avait commencé bien avant le 24 février,  
Les 9.*

Ce roman est inspiré de faits réels.

Aujourd'hui tu as disparu.  
Tu es en vie, je le sais  
puisque je le sens de toutes  
mes forces.  
Maman ne sait pas encore  
qu'ils t'ont pris.



C'était avant que tout ne change. Papa était arrivé de son travail, épuisé, comme trop souvent. Maman semblait aussi fatiguée que lui et l'ambiance à table n'était pas des plus légères. Toi et moi, nous nous regardions, guettant le mot de l'un, la phrase de l'autre qui ferait éclater l'orage. C'était presque un jeu entre nous, d'être celui qui, le premier, lancerait un clin d'œil quand il était certain que le moment était venu. Dans ta chambre, il y avait un bocal de bonbons, celui qui avait gagné la partie avait le droit de se servir. C'était notre façon de nous réconcilier avec la joie, d'oublier quand nous allions nous coucher ce que nous croyions alors être les guerres d'adultes. Aujourd'hui, j'aimerais entendre encore leurs cris, les soupirs de maman, revoir notre père fuir le combat en partant promener le chien. Aujourd'hui, j'aimerais que tout redevienne comme avant. Avant que la folie d'un homme fasse courir sur nos terres ses brouillards sanglants.

Quand tu n'es pas apparu à l'heure où tu rentres tous les soirs, j'ai compris que quelque chose t'était arrivé, j'ai su que

*La symphonie des monstres*

les monstres t'avaient pris dans leurs griffes. J'ai couru à perdre haleine, en promettant à Dieu que si je m'étais trompée et te voyais dans la cour d'école, seul assis sur le banc comme cela t'arrive parfois quand la journée a été trop dure, ou à l'infirmerie parce que tu te serais encore esquiné un genou au cours d'une bagarre que tu aurais perdue, je croirais en lui pour toujours. Je suis passée devant la maison de Mme Blansky, dont les volets étaient fermés, puis j'ai accéléré. En longeant les ruines de l'immeuble où vivait M. Zillig, le pianiste, je n'ai pas pu me rappeler s'il comptait sept ou huit étages et cet oubli a fait monter en moi une rage terrible. Comment peut-on oublier une chose pareille aussi vite... comme si les jours heureux avaient été emportés à jamais.

# 1

La tête penchée de côté, Valentyn dévisage l'homme. Quand il observe quelqu'un, cette position lui offre une perspective intéressante, un angle qui lui permet de voir plus de choses. Peut-être n'est-ce qu'un prétexte pour justifier une manie précocce. À neuf ans, tout ce qui sort de l'ordinaire est qualifié ainsi. Aux échecs comme au piano, Valentyn est précocce, il l'est aussi en mathématiques, mais ce qu'il a de plus précocce encore, c'est son intuition ; une aptitude hors norme à deviner ce que les gens ont en tête. Le seul domaine où il accuse un sérieux retard est la parole. Mutisme sélectif de l'enfant, un blocage temporaire, avait assuré le Dr Zablonsky aux parents de Valentyn, alors qu'à l'aube de ses six ans, ce dernier n'avait toujours pas prononcé un mot. Zablonsky, un excellent pédiatre, n'était pas de ceux qui se contentent d'un diagnostic hypothétique, surtout si le problème est délicat. Il étudiait toutes les pistes possibles, cherchait la moindre corrélation entre les symptômes, et son orgueil ne souffrait pas de demander l'avis d'un collègue. Après avoir fait examiner son jeune patient par un spécialiste

du langage et envoyé son dossier à un neurologue, il s'était montré formel. L'enfant avait une audition irréprochable, son développement intellectuel était au-dessus de la moyenne, et le compte rendu d'un examen IRM avait confirmé que le cerveau était absolument normal. Si Valentyn avait pu parler, il aurait demandé à Zablonsky ce qu'était un cerveau normal. Au moins, se taire évitait de poser des questions idiotes.

Ce matin-là, l'homme qui fait mine de choisir une boîte de céréales dans les rayons de la supérette a un comportement bizarre. Valentyn jurerait qu'il est en train de le suivre. Deux semaines plus tôt, il l'avait remarqué sur le trottoir en face du dispensaire. Le type avait pris un temps fou à ouvrir un paquet de chewing-gum, ce qui n'était tout de même pas une opération compliquée ; plus étrange encore, quand Valentyn était arrivé à sa hauteur, il avait rangé le paquet dans sa poche sans en avoir pris un.

Quelques jours plus tard, il lui avait semblé le reconnaître, poireautant cette fois à la station de bus. Or les bus ne passent plus depuis longtemps, tout le monde le sait, alors pourquoi s'attarder ainsi ? En tout cas, il n'était pas du coin. Valentyn connaît à peu près tout le monde, rares sont les visages dans le quartier à lui être étrangers. Il aurait dû partager son inquiétude avec sa sœur, pense-t-il, mais Lilya a suffisamment de soucis comme ça et puis peut-être se fait-il des idées. Valentyn a son monde à lui, qu'il peuple d'êtres imaginaires dès qu'il s'ennuie, un monde où les aventures extraordinaires s'enchaînent, s'il s'ennuie encore, comme en classe par exemple. C'est en songeant à cela, et pour se rassurer, qu'un détail important lui revient en mémoire. Trois jours plus tôt, il a vu deux

*La symphonie des monstres*

autres hommes postés sur le trottoir ; pas directement en face de l'école, mais à vingt mètres de chaque côté de l'entrée, tellement symétriques qu'il avait trouvé cela étrange.

Ce souvenir fait battre son cœur un peu plus vite. Il décroche son sac à dos pour y prendre son carnet de locution. Un cahier à spirales grâce auquel il communique avec son entourage. Il s'empare du premier stylo-bille qu'il trouve dans sa trousse et se comporte comme s'il rédigeait une liste de courses. Il écrit un mot à son professeur de mathématiques, le premier cours de la journée, range ses affaires et se dirige, comme si de rien n'était, vers l'espace où sont rangées les boîtes de conserve, tout au fond de l'épicerie. Il vérifie d'un rapide coup d'œil que le type ne l'a pas suivi, pousse doucement la porte à l'arrière du magasin et sort. L'avantage du terrain, aurait dit son père qu'il n'a pas revu depuis de longs mois.

Une fois au-dehors, il détale à toutes jambes, bifurque dans une ruelle, se faufile sous la clôture du terrain vague et arrive par le chemin de traverse qu'il emprunte les matins où il a un peu trop traîné au lit.

Valentyne ne s'attarde pas dans la cour de récréation, il passe devant ses camarades sans les saluer, s'engouffre dans le vieux bâtiment en briques pour grimper les marches. Au premier étage, il s'arrête net devant la porte de sa classe pour réfléchir un instant.

S'il montre ce qu'il a écrit, il risque de passer pour quelqu'un qui veut faire l'intéressant. Soupçonner un homme parce qu'il a eu du mal à ouvrir un paquet de chewing-gums et qu'il a recroisé à l'épicerie, ou deux autres parce qu'ils se sont attardés

*La symphonie des monstres*

sur un trottoir, ne justifie pas d'alarmer son entourage ; mais Valentyn est certain que son instinct ne le trompe pas. Si la nature l'a condamné au mutisme, elle lui a donné en contrepartie un pouvoir de perception hors du commun. Prenant son courage à deux mains, il reporte avec soin dans son cahier les dernières conclusions de son enquête, entre dans la salle et pose sa prose sur le bureau du professeur.

Après lecture, Mme Jaruski relève la tête pour le fixer avec attention. Valentyn hausse les épaules, résolu à se faire sermonner. Mais il n'est pas la cause du regard sévère de sa professeure.

— Tu as bien fait de me rapporter cela. J'en parlerai à mes collègues. Ce soir, ne traîne pas en rentrant chez toi. Si tu le souhaites, je peux appeler ta mère pour qu'elle vienne te chercher.

Valentyn fait non de la tête.

— Comme tu voudras, mais reste sur tes gardes. Et si tu repères encore l'un ou l'autre de ces hommes, viens me prévenir sans tarder. Maintenant, tu peux aller t'asseoir, ajoute-t-elle en lui rendant son carnet, la sonnerie va bientôt retentir.

L'instinct de Valentyn ne l'a pas trompé ; ce ne sera pas une journée de classe comme les autres.

\*

Dans un collège, à quatre rues de là, Lilya, assise à son pupitre, fait rouler entre ses doigts le crayon qu'elle mâchonne, fixant les peintures écaillées des murs de sa salle de classe. Les vitres, blanchies de poussière agglutinée par les pluies, sont encore intactes. Un miracle, car les bâtiments aux fenêtres intactes ne sont plus très nombreux

## *La symphonie des monstres*

dans le quartier. Le directeur a assuré que les écoles étaient des lieux sûrs, les barbares qui bombardent les habitations civiles ne feraient pas la guerre aux enfants. Le directeur est un doux rêveur, Lilya n'en doute pas. À l'ouest, les barbares ont pilonné une maternité et, à Marinka, un obus a traversé le mur d'une maternelle au rez-de-chaussée avant d'exploser dans une salle de jeu. Heureusement, l'attaque s'est produite à l'heure du déjeuner et la cantine se trouve au deuxième étage. Pas de morts, mais de nombreux blessés. Comment expliquer à un enfant de quatre ans que des hommes, en planque à des dizaines de kilomètres de là, les ont délibérément visés ? Le directeur a menti, les écoles ne sont pas des sanctuaires.

Le regard de Lilya se promène de table en table, sautillant comme un moineau qui ne peut pas s'envoler. L'oiseau finit par s'arrêter sur la nuque de Stefan, assis au troisième rang.

Il y a quelque chose d'émouvant chez ce garçon. Les autres déambulent en groupes dans les couloirs en roulant des mécaniques ; lui traîne sa longue silhouette, et son redoublement qui lui donne un an de plus, avec une nonchalance qu'elle trouve élégante. Sa présence cause à Lilya une sensation nouvelle, un nœud qui se forme dans sa gorge dès qu'elle s'approche de lui ; mais ce qui la trouble plus que tout c'est l'attention avec laquelle il l'écoute. Comme si chacune de ses paroles avait de l'importance. À la fin de la journée, il arrive qu'il marche à ses côtés, silencieux, sur le chemin du retour et Lilya, pourtant si fière de sa témérité, s'avoue que sa présence la rassure.

Leur première vraie rencontre avait eu lieu un soir où Stefan avait fait un pas vers elle à la sortie du collège.

*La symphonie des monstres*

— Tu rentres chez toi ? avait-il demandé.

— Non, je passe d'abord chercher mon petit frère.

— Je t'accompagne ?

Lilya en mourait d'envie.

— Ce n'est pas la peine, avait-elle répondu.

— Comme tu voudras.

— Attends, ce n'est pas ce que tu crois. Mon frère est différent.

— On l'est tous, non ?

Et avant que Stefan ne pose une autre question, Lilya lui avait raconté la vérité.

— Il ne parle pas.

— Moi non plus je ne parle pas beaucoup.

— Oui, mais lui, jamais.

Stefan avait haussé les épaules et sa réponse avait étonné Lilya.

— C'est son droit après tout. Et nous, on a le droit de lui parler ?

— Évidemment, il répond avec des gestes ou en écrivant dans son carnet.

— Alors ton frère est un poète.

— Oui, quelque chose comme ça.

Deux jours plus tard, Stefan avait attendu Lilya au même endroit. En longeant les ruines de ce qui était autrefois un centre commercial, il avait sorti un petit livre de sa poche.

— Pour ton frère, avait-il dit.

Lilya avait regardé la couverture de l'ouvrage, un recueil de poésies de Serhiy Jadan.



*La symphonie des monstres*

— Tu sais, avait ajouté Stefan, le plus précieux, ce n'est pas la voix, mais la liberté ; je crois que maintenant, plus de gens s'en rendent compte. Ceux qui nous envahissent ne l'ont jamais connue, c'est pour cela qu'ils nous haïssent autant, enfin pour ceux qui nous haïssent.

Il s'était arrêté de marcher, avait souri à Lilya et rebroussé chemin. Et elle, tenant un recueil de poèmes dont la chaleur irradiait dans ses mains, l'avait regardé s'éloigner, le cœur plein d'une ardeur dont elle ignorait tout.

Durant l'un ou l'autre de ces soirs où ils s'étaient connus, sans jamais le révéler à quiconque, une amitié teintée d'amour avait surgi dans leur adolescence.

\*

À l'heure où ses élèves sont à la cantine, Mme Jaruski observe par la fenêtre les deux autocars stationnés devant la porte du bâtiment. Elle n'a été informée d'aucune sortie scolaire, ce qui, en ces temps, serait de toute façon inconcevable. La présence d'un camion bâché garé non loin des autobus l'inquiète d'autant plus. Soudain, les cars démarrent, le grondement des moteurs fait trembler la vitre sur laquelle elle a posé son front. Une peur stupide, se dit-elle, mais comment ne pas être apeurée quand des explosions déchirent la nuit, quand les sirènes retentissent à l'improviste et qu'il faut conduire aux abris cette marmaille dont elle est responsable, en se retenant de crier pour ne pas les inquiéter, quand seul le calme de sa voix rassure les enfants. Il y a quelques mois, Mme Jaruski pestait contre la réforme des menus scolaires qui avait causé

bien des problèmes à la cantine, aujourd'hui elle peste contre les serviteurs de la haine et de l'oppression.

Le camion bâché repasse devant l'école, précédant les cars. Mais pourquoi avoir fait le tour du pâté de maisons, se demande Mme Jaruski, sinon pour ne pas éveiller l'attention trop tôt ? Quelque chose se trame. Elle sort de sa classe pour en aviser le directeur et accélère le pas dans le corridor. Elle doit encore grimper au deuxième étage et ses poumons sont déjà en feu. Elle hésite en arrivant dans la cage d'escalier, le temps presse et pour sauver les enfants d'un danger qui lui semble imminent elle devra faire preuve d'initiative.

Au lieu de monter dans les étages, elle dévale les marches jusqu'au rez-de-chaussée. Une quinte de toux la retient sur le palier. Elle a du mal à respirer ; son médecin l'a suppliée de se ménager, mais ce n'est pas le moment de lui obéir. Vingt mètres encore, elle serre les coudes contre son torse, comme une marathonnienne en bout de course ; ses jambes vacillent. Elle entend au loin des hommes qui hurlent, des portes qui claquent. Elle ouvre en grand celle du réfectoire. Le souffle coupé, incapable de prononcer un mot, elle jette un regard désespéré à la surveillante qui veille à ce que le repas se déroule dans le calme. La cuisinière, occupée à nettoyer ses plats, comprend, en voyant la mine défaite de Mme Jaruski, l'urgence de la situation. Elle ordonne aux enfants de se lever pendant que la professeure de mathématiques recouvre peu à peu ses esprits.

— Laissez vos affaires, courez jusqu'au gymnase et quittez l'école par la porte de secours ; une fois dehors rentrez chez vous sans vous arrêter et ne revenez plus avant d'en avoir reçu l'ordre, vous avez compris ? Allez ouste, déguerpissez ! crie la cuisinière.

## *La symphonie des monstres*

Mais les enfants n'ont rien compris. Les sirènes qui annoncent un bombardement n'ont pas retenti, et pourquoi le gymnase au lieu de descendre dans la cave comme ils le font chaque fois ? Mme Jaruski tape dans les mains, pousse vers la sortie ceux qui se sont levés, en trop petit nombre. La cuisinière brise la vitre de l'alarme incendie et tire sur la poignée.

Dès que les cloches sonnent, la cantine se vide enfin. Les enfants se ruent dans le couloir vers les portes battantes de la salle de sport.

Cosima est à la traîne, non par mauvaise volonté, mais parce qu'elle aussi est différente. Sa jambe artificielle la fait claudiquer. L'orthopédiste lui a promis, quand elle aura atteint sa taille définitive, une prothèse plus moderne qui lui permettra de marcher comme tout le monde, même de courir ; mais Cosima va devoir patienter, le temps qu'elle grandisse et que son pays soit libéré des oppresseurs.

Valentyn refuse de l'abandonner. Cosima, elle, refuse qu'on la prenne par le bras, et d'une manière plus générale, qu'on l'aide à se déplacer. Alors, il se contente de marcher à côté d'elle en calant son pas sur le sien. Lorsqu'il entend des voix dans son dos, il se retourne et découvre un étrange spectacle. La cuisinière et Mme Jaruski tentent de faire barrage de leur corps aux hommes qui avancent vers eux. Mme Jaruski est aussi épaisse qu'une allumette, mais la cuisinière en a impressionné bien d'autres, même le directeur ne fait pas le poids face à elle. Elle a de l'autorité jusque dans ses yeux, et lorsqu'elle campe ses mains sur ses hanches, celui qui lui fait front s'apprête à connaître de sérieux ennuis. Alors, quand Valentyn la voit tomber lourdement en arrière, poussée manu militari par un homme en uniforme,

*La symphonie des monstres*

il n'en revient pas et s'il avait pu parler, il aurait dit à Cosima qu'il était urgent de se grouiller. Il enfreint la règle et attrape sa meilleure amie par la main jusque dans le gymnase.

La cuisinière a perdu le combat, mais la ruse dont Mme Jaruski et elle ont usé a tout de même fonctionné, car tous les autres enfants ont réussi à déguerpir. Dans le gymnase désert, Valentyn montre du doigt à Cosima la porte de secours, derrière le mât du panier de basket. Cosima, tétanisée par la peur, tremble de tout son corps. Valentyn comprend qu'ils n'atteindront jamais leur but à temps. Il pense aussitôt à son père dont il n'a plus de nouvelles depuis qu'il est parti au front. Qu'aurait-il fait en pareille circonstance ? La réponse lui paraît évidente. Il pointe à nouveau du doigt le panier de basket, sourit à Cosima en la poussant vers la sortie et fait demi-tour. Il va retenir l'ennemi le plus longtemps possible.

Quand les militaires le saisissent, il s'est pourtant débattu comme un diable, les faisant tourner en bourrique en zigzaguant dans les gradins, Valentyn se retourne une dernière fois, pour voir le rai de lumière diminuer sur le sol au fur et à mesure que la porte de secours se referme.

Les deux cars qui devaient emmener une centaine d'enfants vers une destination inconnue n'en convoieront que deux. Valentyn et l'un de ses camarades, qui a eu le malheur de traîner aux toilettes.

\*

Comment comprendre ce qui motive les hommes à se nourrir de mensonges ? se demande Veronika. Peut-être parce que plus que Dieu, ils craignent de voir leur propre vérité en face. Durant sa pause, l'infirmière en chef du dispensaire

de Rykove n'a d'autre possibilité que d'accepter la sienne. Si ceux qui occupent sa ville gagnaient leur guerre, son pays disparaîtrait, et sa mémoire avec. Les envahisseurs ont besoin d'effacer le passé, réécrire la grande histoire pour justifier leur idéologie et gommer leurs crimes. Sous la plume des historiens du régime de Poutine, les crimes du système soviétique dont furent victimes des millions de Russes ont été oubliés, les déportations massives transformées en simples internements ou en relocalisations. Il est de l'intérêt général, justifient les partisans de l'oubli, que les victimes cohabitent en paix avec leurs bourreaux. Ils ont si peur du devoir de mémoire qui préviendrait que les atrocités ne se reproduisent. Seulement la grande histoire n'est faite que des petites histoires des gens qui ont vécu. Combien de témoignages ont déjà disparu avec ceux que Veronika a recouverts d'un drap aux urgences du dispensaire ? Deux cents corps enterrés aux abords de la ville depuis le début de l'invasion. Autant de vies perdues, parents et grands-parents qui ne transmettront plus rien à leurs enfants et petits-enfants. Sur les cimetières des mémoires disparues ne pousseront plus que des chardons de haine.

Son pager vibre à sa ceinture, elle a à peine le temps de le consulter.

— On a une nouvelle arrivée, mauvais état, indique sa collègue en entrant dans la salle de repos. Tu sais qu'il est interdit de fumer, même à la fenêtre.

Veronika écrase sa cigarette, rêvant comme chaque jour à la même heure à l'ouverture d'un nouveau Nuremberg<sup>1</sup> qui se

---

1. Le procès qui s'est tenu dans le palais de justice de Nuremberg entre le 20 novembre 1945 et le 1<sup>er</sup> octobre 1946 a jugé pour crimes contre la paix,

*La symphonie des monstres*

tiendrait à Simferopol, en Crimée libérée. En attendant, sa pause est terminée et, avec l'opération qui s'annonce, sa garde est loin de l'être, à moins que le patient décède. Elle regarde sa montre, dans deux heures Lilya ira chercher Valentyn à l'école. Ses enfants lui en font voir de toutes les couleurs, son fils, muré dans son silence et sa fille, poussée trop tôt aux portes de l'adolescence. Elle a mauvaise conscience d'avoir presque souhaité que l'opération se termine prématurément et se résout à ne les retrouver qu'après le dîner, ce qui est souvent le cas depuis le début de la guerre. Tard dans la nuit, elle les embrassera dans leur lit et priera de toutes ses forces pour qu'aucune explosion ne vienne troubler leur sommeil. Maintenant que la ville a été capturée, les nuits sont plus calmes, mais ici, tout le monde guette la contre-offensive.

Elle s'arrête devant les lave-mains, veillant à ne pas user plus de désinfectant que nécessaire, enfile sa blouse et noue son masque avant d'entrer dans le bloc. Deux blessés sont allongés sur la table, un homme d'une cinquantaine d'années et un autre qui doit avoir vingt ans à peine.

— Ils rentraient des champs, un mercenaire a tiré sur leur voiture, annonce le chirurgien.

— Pourquoi ? demande sèchement Veronika.

— Pour rien, parce que les hommes de Wagner aiment tuer. Ils aiment tellement cela qu'ils en ont fait une profession.

---

crimes de guerre et crimes contre l'humanité les 24 principaux responsables du III<sup>e</sup> Reich. Il constitue la première étape de la mise en place d'une juridiction pénale internationale, et la première mise en application de la condamnation pour crimes contre l'humanité.

Prigojine<sup>1</sup> a vendu les services de ses milices privées à Bachar el-Assad pour l'aider à massacrer la population syrienne ; en Afrique, il fait fortune en s'associant aux coups d'État sanglants. Quand ses hommes manquent de travail, il les envoie faire main basse sur les richesses du continent. Mines de diamants du sang ou de cobalt. Poutine est de loin son plus gros client ; avec le nombre d'Ukrainiens qu'elle assassine, j'imagine que l'armée de Wagner doit toucher des primes. Je ne serais pas étonné qu'un jour Prigojine finisse par tuer aussi le Tsar, pour s'asseoir sur son trône. En attendant, je ne peux pas m'occuper des deux victimes en même temps ; le père a l'air en plus mauvais état que le fils, je commence par lui.

— Mais l'autre est bien plus jeune, objecte Veronika, et il a une balle dans le poumon.

— Nous devons faire des choix en ce moment, je pourrais peut-être sauver les deux, à condition que tu m'aides au lieu de discuter.

L'anesthésiste a effectué son travail, les deux blessés sont endormis. Le chirurgien suggère à Veronika de veiller sur le jeune homme pendant qu'il opère. Il la sollicitera en cas de besoin.

La condition du jeune homme paraît stable, bien que l'état d'un patient présentant une lésion thoracique pénétrante puisse se dégrader rapidement. Si l'air venait à s'accumuler dans la poitrine, son poumon serait comprimé et ne tarderait pas à s'effondrer. Veronika préfère ne pas songer à ce qui s'ensuivrait. En l'absence d'un appareil d'échographie disponible, la seule prévention consiste à surveiller et écouter la respiration, guetter

---

1. Chef du groupe Wagner, organisation paramilitaire privée composée de mercenaires.

*La symphonie des monstres*

le premier sifflement, ou essoufflement, vérifier que les lèvres et les extrémités des doigts ne virent pas au bleu.

Elle prépare le matériel de décompression, au cas où. Une longue aiguille qu'elle devra insérer entre les côtes avec un doigté minutieux, la moindre déviation serait dévastatrice. La seule chance qu'a ce jeune homme de poursuivre sa vie dépendra d'elle.

Trente minutes se sont écoulées quand le chirurgien pousse un long soupir. Son front perle de sueur, il l'éponge et soupire à nouveau. Deux balles ont transpercé le corps de l'homme qu'il opère, une dans la jambe gauche et une au ventre. En médecin aguerri, il a eu son lot de blessés de guerre pendant l'invasion de la Crimée, et il délivre sa version des faits avec la froideur d'un légiste.

— Le salopard les a tirés comme des lapins à travers la portière. Le père conduisait, il a crié à son fils de se coucher. La balle qui lui a traversé le ventre est ressortie pour aller se loger dans le corps de son passager, dit-il en traçant du doigt une trajectoire imaginaire. Comment va-t-il ?

— Il tient le coup, répond Veronika. Et puis ce n'est pas forcément son fils, ajoute-t-elle. Peut-être un neveu ou un employé de la ferme, ou simplement un gars de la campagne qu'il aura pris à bord de sa voiture. Je ne trouve pas qu'ils se ressemblent.

L'infirmière en chef a contredit son patron pour oublier la sauvagerie des hommes ; ne pas penser qu'il a suffi de trois secondes, le temps d'une rafale et d'un instant de haine pour détruire une famille, quand dans cette salle on passera des heures à tenter de réparer les dégâts pour sauver deux vies.



*La symphonie des monstres*

Et s'ils échouent, il lui reviendra d'annoncer à une épouse et mère qu'un fils et un mari ne rentreront plus à la maison.

\*

Le directeur du collège de Lilya entre dans la salle de classe, la mine déconfite. Les élèves le fixent dans le plus grand silence. Il monte sur l'estrade, se poste à côté du professeur et annonce que les cours sont terminés pour aujourd'hui. Un incident s'est produit dans une école primaire voisine. Il leur ordonne de partir sans tarder, de ne faire aucun détour en chemin et de fermer leur porte à clé dès qu'ils seront arrivés chez eux.

Lilya se lève d'un bond et demande quelle est la nature de cet incident et dans quelle école il a eu lieu.

— La plus proche d'ici, répond le directeur qui n'a pas trouvé les mots pour lui dire qu'il s'agit de celle où étudie son frère. Les Russes ont fait une rafle, enchaîne-t-il. Heureusement, à l'exception de deux enfants, tous les autres ont pu s'échapper.

— Qui sont les deux élèves qui n'ont pas pu s'échapper ? insiste Lilya d'une voix tremblante.

— Ils les relâcheront sûrement avant ce soir...

Avant que le directeur ait fini sa phrase, Lilya se précipite dans le couloir. Jamais elle n'a couru aussi vite de sa vie, jamais elle n'a eu aussi peur, pas même quand les mercenaires sont entrés dans sa ville en tirant de tous les côtés. Devant la petite maison où elle vit, elle cherche maladroitement ses clés dans son sac à dos, tambourine à la porte en hurlant le prénom de son petit frère. Sans réponse, elle retourne son sac et le vide sur le perron. Puis elle attrape son trousseau qu'elle a repéré sous un cahier,

*La symphonie des monstres*

déverrouille le loquet et fait une entrée fracassante. Elle appelle dans l'entrée, dans le salon, en grimpant l'escalier qui mène à l'étage. Valentyn ne peut évidemment pas lui répondre, et s'il n'est pas encore apparu c'est parce que cette andouille est sur son lit, ses écouteurs sur les oreilles pour jouer avec sa console. Elle va lui passer un sacré savon, non, elle le serrera dans ses bras, l'embrassera comme jamais, et ils riront ensemble que la chance leur ait souri.

Quand elle trouve la chambre de son frère déserte, Lilya comprend qu'il n'est pas non plus chez un copain, parce qu'elle a le don de sentir avant l'heure quand le malheur va s'abattre. Lilya a été la première à se rendre compte que son frère ne parlait pas et elle a su bien avant que son père le lui confie qu'il allait partir rejoindre le front.

Elle tombe à genoux et pousse un rugissement terrible. On croirait entendre le cri d'une bête à l'agonie. Elle frappe le sol de ses poings, en hurlant « pas lui, je vous en supplie, pas lui ! ».

Pleurer ne servira à rien, elle se relève, descend l'escalier en courant et fonce vers l'école. Si elle l'apercevait dans la cour, assis seul sur un banc comme cela lui arrive parfois quand la journée a été trop dure, elle croirait en Dieu pour toujours.

Elle passe devant la maison des Blansky. Depuis la mort de son mari, sa veuve laisse toujours les volets clos. Elle accélère et longe les ruines de l'immeuble où vivait le professeur de musique de Valentyn. La rage au ventre, elle allonge les foulées jusqu'à la cour de l'école primaire.

Sur le banc, Mme Jaruski console une cuisinière pourtant inconsolable.

Un échange de regards suffit pour que Lilya comprenne.



